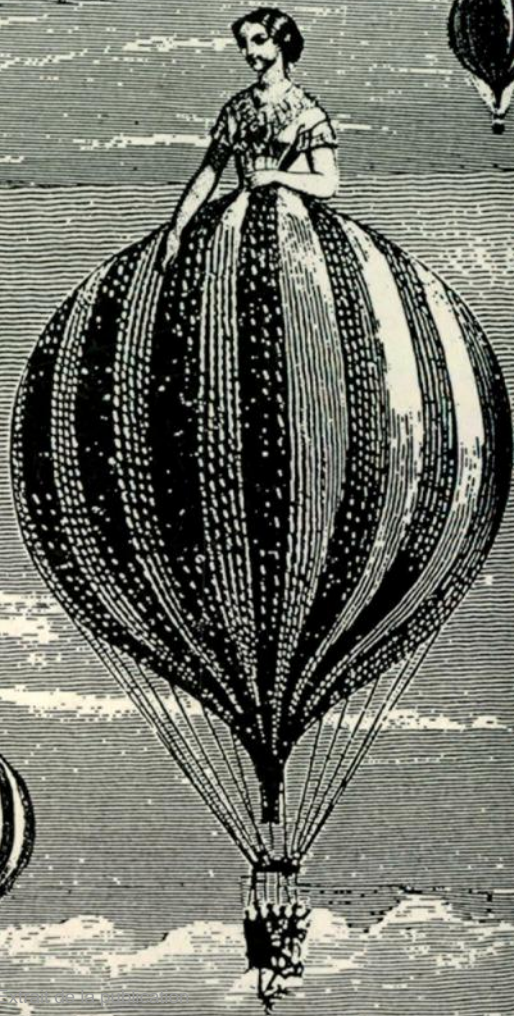


Dominique Pagnier
Les filles de l'air

le dilettante



Les filles de l'air

DU MÊME AUTEUR

Faubourg des visionnaires, Gallimard, 1990.

Les vies simultanées, Gallimard, 1994.

La faveur de l'obscurité, Gallimard, 1996.

Dominique Pagnier

Les filles de l'air

le dilettante

19, rue Racine

Paris 6^e

Couverture : Anne-Marie Adda
© **Le Dilettante**, 1997.
ISBN 978-2-84263-396-7

Faibles tremblements du monde

JE POSSÈDE toujours cette lettre de Tini où elle m'appelle Parsifal ; elle me l'avait envoyée peu de temps avant sa mort ; mais ce surnom de Parsifal remonte au plus long séjour que j'ai pu faire chez elle. Elle s'inquiétait parce qu'à l'âge que j'avais alors, ses deux fils avaient connu une existence très différente qui lui paraissait plus normale, une vie mouvementée et sportive, faite, l'hiver, de randonnées à skis sur les hauteurs proches de Vienne et, l'été, de chevauchées à la frontière hongroise, en tout cas de sorties incessantes où l'élément féminin était toujours présent. Et cette inquiétude n'était pas non plus apaisée par les questions que lui posait à mon sujet, lors de ses passages rapides à Vienne, sa fille Hermine, avec qui mon père venait de se remarier. D'un autre côté le courrier qu'elle me voyait rece-

voir presque quotidiennement de France, et dont l'enveloppe portait au dos un prénom de femme, la rassurait sans doute sur mon compte et devait lui laisser supposer qu'un serment de fidélité prêté dans mon pays m'engageait à ne pas chercher de compagnie féminine à Vienne. Il fallut un orage vers la fin de juillet pour qu'elle apprît que c'était surtout le démon de l'écriture qui me forçait à rester cloîtré de longues heures dans mon cabinet.

Un après-midi que j'étais à mon travail à la librairie Universum, un orage éclata au-dessus de Vienne, précédé de deux ou trois bourrasques qui durent causer quelques dégâts dans la partie ouest de la ville. Comme j'avais laissé ouverte la double fenêtre du bow-window du fond de mon cabinet, le vent en fit s'entrechoquer les battants dont les vitres se brisèrent, laissant pénétrer par la suite des paquets de pluie. Alertée par le bruit, Tini était accourue et avait essayé de remettre de l'ordre sur ma petite table de travail installée près de la fenêtre, car le vent et la pluie y avaient bouleversé les empilements de livres et de papiers. Dès mon retour, elle me fit part de l'incident et, me reprochant ma négligence, elle avança quelques excuses d'avoir dû s'introduire ainsi dans ma chambre. J'allai moi-même juger de l'ampleur du sinistre. Quelques pages un peu ondulées et à l'écriture délavée semblaient en être les seules traces ; à y regarder plus attentivement je découvris

avec consternation qu'un livre ancien, dont je me servais pour la rédaction d'une étude universitaire sur le théâtre baroque et que j'avais acheté au prix de sacrifices, n'avait pas été épargné par la pluie. Toutes les pages étaient marquées d'un indélébile liséré bistre qui, s'il restait en marge du texte, avait cependant débordé sur la plupart des belles reproductions dont le livre était orné. L'une d'entre elles dont, la veille encore, j'étais en train de rédiger la description pour mon étude et sur laquelle le livre était resté ouvert, avait été particulièrement atteinte. Il s'agissait d'un décor de Burnacini pour un opéra de Schmeltzer, représentant les murailles de Jéricho qui s'effondraient sous le son des trompettes israélites. Il m'intéressait précisément parce que, nécessitant une transformation à vue, il représentait le type même de ces décors dont le public des jésuites était amateur ; il s'en dégageait aussi un charme naïf, rustique et optimiste auquel j'étais sensible.

Lors du dîner, Tini s'inquiéta de la gravité des dommages causés à mes papiers et je lui confessai ma tristesse de voir mon bel *Art scénique viennois* abîmé par la pluie. Et comme elle m'interrogeait sur l'utilité de ce livre, je lui fis part de mon projet d'étude. Elle eut un long sourire dont je ne sus quoi penser, mais ne parla plus de ce qui m'occupait dans mon cabinet. Pourtant, le lendemain elle revint à la charge en avouant qu'alors qu'elle mettait de l'ordre

dans mes affaires, elle était tombée par hasard sur une revue dans laquelle elle avait trouvé quelques-uns de mes poèmes ; je lui expliquai que c'étaient des péchés d'adolescence, mais que pour l'heure j'avais cessé d'en écrire. Cet aveu ne devait pas la satisfaire car, les jours suivants, au cours de nos conversations du soir, elle fit plusieurs fois allusion à ces poèmes, jugeant que c'était dommage de ne plus écrire, et elle conclut que ce qu'il me manquait c'était une illumination semblable à celles qui avaient révélé de grands écrivains ou de grands artistes à eux-mêmes, et elle me cita Pascal et sa nuit, Rousseau lors d'une Promenade, Nietzsche à Sils-Maria, Wagner à Rapallo, et même Raymond Roussel lors de sa dix-neuvième année. Une telle comparaison augmenta mon embarras parce que je considérais vraiment mon exercice de la poésie comme quelque chose de honteux, comme une sorte d'inavouable plaisir solitaire, sans rapport avec l'Art véritable. Malgré tout, cette idée de révélation flattait en moi un très vieux désir de salut et d'élection qu'enfant j'éprouvais déjà dans l'attente d'apparitions. Enfin, cette intrusion dans un territoire que j'entendais préserver absolument de toute incursion étrangère eut pour effet de faire redoubler d'intensité mon mal du pays. Je négligeai temporairement la scène baroque autrichienne, passai de longues heures à lire les Goncourt chez L'Ami du livre, un bouquiniste d'Am Lugeck chez qui par je

ne sais quel hasard avait atterri une quantité de vieux livres français et, lorsque cela n'était pas possible, me laissai absorber par la lecture d'un vieil Arsène Lupin découvert dans la librairie où je travaillais ; car il me semblait qu'un léger recul dans le temps, me reportant à la France fin de siècle et à celle de l'entre-deux-guerres (je faisais également mes délices du *Journal* de Gide, pas tant cependant de l'essentiel, du purement littéraire, que de son décor, de ce qu'il y avait en lui de géographiquement perceptible, Couverville, la rue Vaneau), me rapprocherait davantage du vif de mon pays.

Mon mal du pays devenait si aigu que lorsqu'il m'arrivait de sortir de Vienne où se présentaient pour moi quelques rassurants îlots de francité, ma chambre, L'Ami du livre, la librairie où je travaillais, ou encore l'Institut français, j'éprouvais le besoin d'emporter dans ma poche ou sous le bras, un livre français, comme s'il s'était agi d'une relique protectrice, des mânes ancestraux, ou d'un peu de terre de mon pays.

C'est ainsi que deux semaines après que ma vague passion pour la poésie fut révélée à Tini, j'emportais, pour une excursion dans le Niebelungengau qu'elle avait organisée pour moi (il fallait donc que je sorte !), un volume « Pléiade » des œuvres de Valéry, qui me paraissait devoir, par son caractère méditerranéen, me prémunir contre l'influence lourdement

germanique émanant du nom même de ma destination. À l'origine, Tini avait manifesté l'intention de m'accompagner, mais à la suite d'un accès de fatigue que lui avaient causé les chaleurs du milieu de l'été, elle s'était ravisée, et avait finalement décidé de se rendre avec ses deux amies, Frau Gerold et Frau Doktor Abendrot, en un lieu moins éloigné de Vienne, le château d'Aggstein, pour m'y attendre sur mon retour vespéral du pays des Niebelungen.

L'itinéraire que Tini m'avait préparé impliquait l'utilisation de différents moyens de locomotion ; d'abord le train pour gagner Dürnstein (une visite de l'abbaye s'y imposait), puis l'autobus jusqu'à Ebersdorf dans le Niebelungengau, où il me faudrait traverser le Danube en canot. Arrivé sur l'autre rive, je longerais à pied le fleuve jusqu'à Melk (une visite était également prévue) d'où je prendrais le bateau de la D.D.S.G. pour rejoindre Tini et ses deux amies à Aggstein.

La ligne de chemin de fer menant à Dürnstein part de la gare François-Joseph qui desservait toute la partie septentrionale de l'Empire austro-hongrois et particulièrement la Bohême. Les bouleversements qui ont touché l'Europe centrale lui ont fait perdre son importance et, de nos jours, les trains qui en partent sont pour la plupart des tortillards ne dépassant pas les limites de la Basse-Autriche. C'est dans le quartier de cette gare que Heimito von Doderer a

situé une partie de l'action de son roman *L'Escalier de Strudlhof* et la clarté estivale qui, en ce dimanche matin de mon départ, se répandait dans la rue dont la perspective était close par la façade noircie de la gare, était la même que celle qui règne tout du long de ce roman. Une lumière chaude dans quoi les bruits urbains résonnent gras ; toute chose y semble portée à maturité, prête à sortir de ses contours et à retomber mollement ; une lumière qui fait résonner les forêts de cris d'enfants et qui prépare des apparitions inattendues aux coins des rues. La gare, la seule des trois gares viennoises qui ait conservé son aspect d'antan (sans doute a-t-elle été rénovée depuis), ressemblait, avec ses impacts d'obus et de balles datant de la dernière guerre, à ces moulages de plâtre qui ont vite noirci sous la crasse, et qui, çà et là, sous l'effet d'un heurt, montrent des entailles d'un blanc étrange qui les souille cependant. Mon train, quant à lui, était composé de quelques voitures sans compartiments dont les étroites fenêtres laissaient supposer que tout cela datait des années difficiles de l'après-guerre. Dès que j'eus pris place sur une des antiques banquettes de bois dont chaque wagon était pourvu, je sortis mon Valéry de son emboîtement pour l'ouvrir et oublier le dépaysement qui s'annonçait et ne plus penser qu'à cette heure, si quelques mois auparavant j'avais fait preuve de moins d'imagination et de plus de fer-

meté, j'aurais pu me trouver auprès de celle que j'aimais, en un pays plat et sans mystère, sur les rives boisées de l'Aube.

La veille, juste avant de m'endormir, j'avais commencé la lecture du mélodrame de Valéry, *Amphion*, et c'est tout naturellement que j'en repris la suite dès que le train s'ébranla. Je m'étais longuement arrêté sur les indications scénographiques et j'avais découvert, dans le décor de rochers sur lequel le drame s'ouvre, comme une reprise inconsciente du vieux *Felsentheater* des jésuites. Je pouvais cependant m'imaginer qu'à la première de l'œuvre, à Covent-Garden en 1931 (et le texte lui-même invite à le penser), le décor avait été réalisé dans un style que près de vingt ans de Ballets russes avaient imposé. Et c'était cet aspect auquel je m'attachais le plus, car il me ramenait à ce monde artistique français de l'entre-deux-guerres qui me paraissait dans mon exil viennois être le cœur de cette France mentale que j'aimais. Finalement, l'attention portée sur ce décor que je me représentais en imagination, mais dérangée de temps en temps par un événement extérieur, entre autres l'inconfort de la voiture particulièrement bruyante où j'avais pris place (un bogie n'arrêtait pas de gémir dans les courbes), je lisais le texte de la pièce sans le comprendre réellement, parvenant tout juste à établir qu'Amphion s'était fait remettre par les divinités une lyre et, qu'en

ayant pincé une corde, il avait pu d'un son ébranler les rochers, et que c'était grâce à ce pouvoir sur la matière qu'il avait édifié les remparts de Thèbes. Cette histoire évoqua tout de suite, pour moi, celle de Josué et des trompettes de Jéricho.

C'est peu avant midi, après avoir passé Krems, et à quelques kilomètres de Dürnstein, que je dus céder à la sollicitation du monde extérieur contre quoi j'avais tenté de lutter au moyen de ma lecture. Le train avançait lentement, un peu penché sur la rive gauche du Danube, et longeait à droite les contreforts en terrasses plantées de vignes de la Wachau. Le bleu du ciel s'était intensifié et lorsque se présenta la petite gare ocre de Dürnstein, toute la montagne au nord, avec ses étagements couverts de rangs de vignes et, plus loin, des résineux noirs et courts poussant sur un sol sec et pierreux, faisait penser à un rivage méditerranéen. Vers midi, assis sur un muret, à l'ombre de l'abbaye, je mangeai avec entrain le pique-nique que m'avait préparé Tini : des sandwiches au *fachiert* (manière de crépinette à base de viande de récupération cuite dans le saindoux) et au *grammelknödel* (des grêlons de graisse de porc) ; et j'eus le temps de laisser errer mon regard et ma pensée sur la montagne qui me faisait face alors que derrière moi, en contrebas, les vaguelettes du Danube venaient mourir sur une sorte de môle. Les monts laissaient voir des grands

pans d'aridité sous l'azur et il en descendait des parfums résinés. Supportées par un piton rocheux émergeant des vignes, les ruines de la tour où fut enfermé Richard Cœur de Lion retenaient mon attention à cause de la figure de Blondel qui, selon la légende, retrouva son roi en sonnant de la lyre. J'étais ainsi reporté au personnage d'Amphion ; mais ce paysage me faisait aussi penser au rocher d'Èze la Sarrasine, tel qu'il se découvre de Saint-Jean-Cap-Ferrat, ce qui me ramenait donc aux affirmations de Tini selon lesquelles Nietzsche aurait reçu une seconde illumination en gravissant la montagne d'Èze. Pourtant, toute cette rêverie, qui voilait le paysage pour me le rendre plus supportable, se dissipa dès que j'eus achevé mon repas plutôt gras, et c'est sous le poids de tout le saindoux que j'avais ingurgité que je marchais vers l'abbaye, dont la grosse tour semble avoir subi une traction qui se serait exercée davantage sur les zones médianes de chaque face que sur ses parties d'angles. Cette déformation systématique en paraboles de lignes architecturales, qui dans mon pays champenois auraient été la plupart du temps droites, m'indisposait et m'écœurant presque (mais peut-être tout ce malaise était-il dû au saindoux et aux grêlons du pique-nique de Tini) ; j'y trouvais comme la manifestation d'une mollesse, plutôt que celle d'une élévation. L'intérieur de l'église porta à son comble

cette sensation d'écœurement, à cause de la pléthore de ses formes, des rythmes infiniment répétés, du déchaînement des courbes et du débordement indiscipliné de la matière en dehors de ses limites.

J'eus un instant de répit dans une cour étroite et retirée, aux murs badigeonnés d'ocre dont la plupart des fenêtres étaient aveugles ; en cet espace dépourvu de toute végétation, que le soleil de midi avait transformé en un bassin de lumière, et dont la nudité s'opposait au foisonnement de formes et de couleurs qui régnait non loin de là à l'intérieur de l'église, il y avait quelque chose de mortel et de minéral, ouvert au ciel parfait, un caractère absolu et intemporel, qui me plaisait parce qu'il me semblait ne plus appartenir à l'Autriche. Un silence de désert s'y imposait que venaient seulement troubler les coups de corne des bateaux de la D.D.S.G. passant sur le fleuve. Je pensais à une vie en ce lieu, un peu comme le personnage principal de *L'Étranger* dans sa prison songe à vivre en un arbre creux d'où il ne verrait que le ciel bleu. Puis je dus m'en aller afin d'attendre, au bord d'une route ombragée de gros tilleuls, l'autobus pour Ebersdorf. Je laissai *Amphion* de côté, feuilletant simplement le reste du volume pour y trouver, au détour d'une page, une note de couleur française consolatrice.

Quelques touristes ainsi qu'un prêtre, dont le bas de soutane était blanchi de poussière, montèrent

avec moi dans le car ; celui-ci était rempli d'une chaleur épaisse et irrespirable à laquelle vinrent s'ajouter dès le démarrage, et à chaque accélération, des bouffées de gaz d'échappement venant du dessous des sièges, entre des tôles disjointes. Comme il m'était impossible de lire, j'observai mes compagnons de route, et particulièrement le prêtre qui, le coude bloqué dans un coin de fenêtre et la joue appuyée sur son poing, s'endormit rapidement et resta dans cette attitude, seulement déporté de temps en temps par un cahot. Là encore je pensais à *L'Étranger*, lorsque Meursault se rend à Marengo, et ma songerie fut interrompue par l'annonce presque incompréhensible que le chauffeur fit d'Ebersdorf.

Ici, je dois dire que, sur le moment, cette association d'un personnage de Camus à ce paysage autrichien m'apparut tirée par les cheveux ! Vingt-cinq ans plus tard certaine biographie me découvrira cet auteur en 1936 présent dans cette région pour une histoire de descente en kayak, préparant *L'Étranger* et chantant :

*Siegfried, va, va, va plus loin,
Rentre à la maison
Il y a des dragons.*

J'étais donc dans le pays des Niebelungen : nulle brume wagnérienne ne flottait sur le paysage, nulle dense et sombre forêt ne recouvrait les coteaux alen-

toire terrifiante : il y a quatre ans, alors que Rita se promenait en rase campagne du côté de Magdebourg, un chien policier échappé d'un chenil que les vopos entretenaient non loin du rideau de fer s'est jeté sur elle, la mordant furieusement et lui arrachant l'épaule et le mamelon gauche. C'est sans doute pour cacher cette mutilation qu'elle porte sa curieuse cuirasse durant ses concerts. Et comme on en est au chapitre des secrets elle me dit que le vrai prénom de Rita est Agathe parce qu'elle a été conçue au moment où elle tenait ce rôle dans *Der Freischütz* à l'opéra de Riga. Après ces révélations, Frau Donner reste très songeuse.

Voici que des vociférations et des bruits de caisses traînées retentissent dans le jardin d'hiver où Frau Donner et moi nous précipitons. Il y a une mêlée de corps en lutte au pied de Rita qui affiche une souveraine impassibilité. On dirait saint Michel précipitant les démons des cieux. Les jumelles essaient de séparer tout ça. Frau Donner se lamente : « Je l'avais bien dit ! Vous n'avez aucune autorité sur vos élèves ! » Mais rapidement les choses se calment. Un Allemand et deux Français, dont le soupirant de Rita, étaient dans le coup. Cela ne m'émeut guère. J'entends trop mes élèves me raconter leurs virées du samedi soir dans des boîtes de nuit de plastique et de fibrociment perdues au fin fond de notre Champagne pouilleuse, et leurs bagarres avec d'imberbes

guichetiers de banque à larges cravates. Ce qui m'indispose plutôt c'est qu'ils aient gâché mon impression d'un retour des vieux cénacles romantiques.

À seize ans, l'existence de Rita devient une suite de mensonges à sa mère, de fugues rapides et d'errances l'après-midi sur des terrains vagues de Rebnitz. C'est là qu'elle rencontre ces deux espèces de mandragores fantomatiques que sont Anja et Tanja, qui l'emmènent chez elles, dans un appartement d'une cité de résidents étrangers. Elles écoutent des disques de Chuck Berry, de Fats Domino, de Brenda Lee, fument, se maquillent, font des essais de lingerie fine et singent les chanteuses de rock devant la glace de l'armoire de la chambre à coucher des parents qui rentrent tard le soir. Dehors, un square de ciment est balayé par un vent cosmique ; le soleil d'hiver a peine à décoller d'entre les bouleaux de l'horizon. Mais l'administration des Jeunes libres où Rita ne va plus depuis des mois convoque sa mère ; on brandit des menaces d'expulsion. La mère et la fille se querellent et, sur un coup de tête, celle-ci décide de quitter le pays coûte que coûte. Elle fait de l'auto-stop ; un routier belge l'emmène jusqu'à Magdebourg. Elle erre dans la campagne alentour et c'est là qu'elle se fait attaquer par le chien. Trois mois plus tard, à sa sortie de l'hôpital, la police lui demande des comptes, mais le Mur